

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

M. le conseiller Jules Tissières :  
Étudiant Tissières, Jules (1881-1918)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 68-75

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

†  
M. le conseiller national Jules Tissières  
Etudiant

Martigny nous a donné le 18 juillet un spectacle digne de l'homme éminent dont le peuple valaisan porte le deuil. Pour un chef politique frappé en pleine activité comme un général sur le champ de bataille, quelle récompense, quel témoignage, que cette touchante unanimité des regrets manifestés par une foule nombreuse et recueillie, que cette douleur peinte sur tous les visages, que cet impressionnant concert d'hommages montant de tous les cœurs ! Disons-le hautement : Ces

regrets, cette douleur, ces hommages, voilà une couronne d'honneur qu'aurait rêvée le patriotisme du conseiller national Tissières et que lui décerne la reconnaissance du pays.

Comme tant d'autres qui le virent à l'œuvre durant sa vie publique, c'est avec une profonde émotion que ceux qui l'ont connu au collège de St-Maurice, ses professeurs, ses amis, apprirent la nouvelle de sa mort. Grande fut leur douleur et empreint de foi vive et d'inaltérable confiance l'élan de leur prière vers l'Infinie Bonté. Ne savons-nous pas que nous devons adorer en silence les impénétrables desseins de la Providence et voir dans les maux mêmes dont elle paraît nous accabler des marques d'amour ? Le devoir de la foi et du cœur accompli, il nous en reste un autre non moins cher : celui de retracer dans cette revue — où, collaborateur de la première heure, il écrivit lui-même <sup>(1)</sup> — ce qu'il fut pendant les années qu'il passa au collège de St-Maurice.

Rappeler sa vie, ses travaux d'étudiant qui nous disaient si bien déjà ce qu'il serait un jour, c'est sans doute raviver le sentiment douloureux que nous cause son départ. Mais n'est-ce pas le meilleur témoignage que nous puissions lui donner de notre amitié, en même temps qu'une excellente manière de l'honorer et de nous associer à la douleur de ceux qui le pleurent ? Nous serions très heureux si les pages que nous publions pouvaient être pour les anciens élèves, ses condisciples, un bouquet de réconfortants souvenirs, et pour les jeunes étudiants qui viendront s'asseoir sur les mêmes bancs, une leçon de ferme vouloir et d'inlassable effort.

Rien de grand ne s'édifie sans de longs et persévérants labeurs. M. Tissières le savait. Doué d'une

(1) Ses articles étaient signés d'un pseudonyme significatif : « l'iam... »  
(*Réd.*)

intelligence supérieure, il possédait cependant un don plus rare encore. « La personne physique, a-t-on dit, est une révélation. » Or, de tout son être, une noble faculté rayonnait : la volonté. Elle se lisait dans son regard, dans sa tenue, dans sa parole, dans sa marche. Obtenir la première place, c'était pour lui un point d'honneur. Dans ses devoirs de classe et surtout dans ses travaux littéraires, il allait d'un seul élan vers la perfection et il était de taille à l'atteindre. Ses compositions françaises étaient des morceaux achevés. On y admirait la



M. Tissières, cons. nation., 1881-1918

clarté, la précision, la sonorité, l'éclat. En Humanités, elles avaient les honneurs de la lecture faite en classe par le professeur ; plusieurs ont été publiées dans les « Echos ». En Rhétorique, elles étaient destinées au cahier d'honneur. Parmi ces dernières, nous citons comme une des plus remarquables un « Eloge de Démosthène » en trente pages...

M. Tissières donnait beaucoup de soins à la composition. Il ne négligeait pas pour autant les branches où la mémoire doit principalement intervenir, et pour lesquelles il rédigeait des résumés très clairs et très précis. Pendant son année de Physique, étant externe, il passait parfois des nuits entières à ce travail <sup>(1)</sup>. C'était sa manière de réparer certaines lacunes occasionnées par ses devoirs de président de l'« Agaunia »,

(1) C'était une imprudence. En Humanités déjà, sa santé laissait à désirer. — Il souffrait moralement comme le témoigne un sonnet publié dans les « Echos », intitulé « Tristesse ». Heureusement, un professeur avait son estime et sa confiance. Aux heures sombres, il savait à qui s'adresser. A tout âge, quelle précieuse ressource !

particulièrement au moment des exercices préparatoires des représentations de Carnaval dont il avait la direction.

Les travaux de classe étaient loin d'absorber toute son activité. Le temps libre était consacré à la lecture. C'est par ses lectures faites avec son sérieux ordinaire, qu'il se prépare, en histoire et en littérature principalement, ce vaste trésor de connaissances qui lui permettront de traiter des sujets variés d'un fond toujours solide et substantiel, sous une forme remarquable.

Sur le sérieux de ses lectures, voici un trait révélateur. A un âge où beaucoup d'autres ne lisent encore que du Jules Verne ou du Paul Féval, il demandait à un ami qui voulait lui faire plaisir, les Conférences de La-cordaire. Il avait une bibliothèque où se trouvaient particulièrement représentés Chateaubriand, V. Hugo, Coppée, Rostand, ses auteurs préférés. Il se conciliait les sympathies de ses condisciples en leur prêtant ses livres, heureux lorsqu'ils faisaient le tour de la classe. Il se faisait ainsi pardonner des apparences de froideur, sous lesquelles se cachait un grand cœur, des airs autoritaires qui, s'ils pouvaient déplaire, dans l'étudiant, aux démocrates que nous sommes, convenaient à ravir au président ou même au secrétaire de l'« Agaunia », lorsqu'il y avait dans la section des abus à réprimer, des principes à inculquer ou à raffermir.

« Lire sans noter, a dit S. Augustin, c'est rêver. » M. Tissières avait ses carnets où il recueillait fidèlement les passages qui l'intéressaient. Lorsqu'il s'agit d'étudier un caractère, ces notes ont leur valeur, car elles en indiquent les goûts et les tendances. Une de ces notes nous a paru contenir tout un enseignement : un extrait de l'oraison funèbre de Garcia Moreno, tiré du magistral ouvrage du R. P. Berthe. Sur une nature d'une merveilleuse aptitude à saisir ce qui est grand, la vie du héros de l'Équateur avait dû faire une profonde

impression. En vertu de cette force mystérieuse qui rapproche les esprits supérieurement doués, M. Tissières devait passer des heures d'un souverain intérêt à l'école de Garcia Moreno. Il en avait au reste le fier regard, la ténacité, l'ardeur. Comme lui, il était né pour le commandement, ayant tous les traits de ces Chefs-nés dont parle Bourget dans un de ses romans : « La dignité physique d'abord qui exclut la familiarité, la simplicité en même temps qui fait que cette dignité n'est pas blessante, le regard direct et fermé tout ensemble qui lit en vous et ne se laisse pas lire, cette voix prenante qui persuade rien que par son timbre, cette belle physionomie qui appelle la médaille et le buste. » Comme le héros martyr, une fois lancé dans la politique, M. Tissières se distinguera par son audacieux patriotisme, son éloquence mouvementée et retentissante, par ce je ne sais quoi de noble qui sied aux âmes nées pour les grandes choses.

Mais pour arriver à ce résultat, une autre branche du programme des études devait être travaillée : la déclamation. Cultivée dans les classes, mais assez légèrement, — du moins il y a vingt ans — cette branche est l'objet d'une étude sérieuse dans la société des Etudiants suisses. Reçu dans l'« Agaunia », le 14 novembre 1897, M. Tissières en était secrétaire, l'année suivante, et président en 1900-01. C'est certainement une page très intéressante de sa vie d'étudiant que l'activité qu'il y déploya. Si les représentations de Carnaval 1898 et 1901, « le Gondolier de la mort », et « Pour la Couronne », marquèrent un progrès sur les précédentes et furent de beaux succès, ce résultat est dû sans doute au talent de l'acteur principal, M. Tissières, mais aussi au sérieux et à l'ampleur de la préparation dont il était l'âme. La soirée des Rois 1901, de l'aveu des chanoines, l'une des mieux réussies de longtemps, fut son œuvre.

Elle comprenait trois petites pièces. Il tenait un rôle dans chacune et donna en outre sa fameuse déclamation : « la Grève des forgerons ». On voit s'il s'épargnait.

Que dire maintenant des protocoles du secrétaire de l'« Agaunia » ? Ce sont de belles pages. Un souffle puissant les anime. On connaît déjà le programme d'étude de M. Tissières : « Rien à moitié ! » Dans les plis du drapeau, en lettres d'or, une belle devise flamboie. Elle ne doit pas être un vain mot : ce qui veut dire, travail, application, effort. Or, beaucoup de jeunes gens se laissent séduire par les attraits d'une vie facile. Mais le secrétaire est là qui veille. Il exhorte, il reprend, il enflamme, il entraîne. On le sent heureux. Il est à sa place. Dans l'« Agaunia », il voit une famille qui a toute son affection, et dont les progrès l'intéressent au plus haut degré.

— « Exagération ! » dira le lecteur. — Jugez-en vous-même. Voici quelques citations, non celles qui montreraient le mieux la souplesse de son talent, mais celles où paraît avec plus de vigueur l'homme des principes, en un mot, l'homme.

Voici la réception des candidats :

« L'entrée est superbe. Jamais, de mémoire d'étudiant, on n'avait vu un pareil nombre de candidats franchissant le même jour le seuil de notre Société. Aussi est-ce fête aujourd'hui pour nous tous, chers amis, qui êtes devenus nos jeunes frères, non seulement parce que vous êtes accourus nombreux sous notre drapeau, mais encore parce que nous avons la conviction que vous saurez le bien défendre et que vous ferez pour la cause du bien et de l'Eglise ce que vos aînés n'auront pu faire. Oui, chers candidats, puissiez-vous toujours être les jeunes gens de cœur et les enthousiastes que vous êtes aujourd'hui ; puissiez-vous porter toujours avec autant de fierté qu'aujourd'hui ce ruban tricolore dont notre Président a ceint vos poitrines et qui symbolise pour vous la vertu, la science et l'amitié. Cette vertu, pratiquez-la toujours, cette amitié, conservez-la entre

vous, car, vous le savez, c'est l'union qui fait la force, et c'est aux forts qu'appartient la victoire. »

Un membre n'a pas étudié sa déclamation. Il ne craint pas de lui dire « qu'il a commis une action pernicieuse : il a donné le mauvais exemple aux nouveaux arrivés. »

Puis, il ajoute sur le ton du commandement : « La déclamation doit être soignée cette année plus que jamais. Nous devons nous produire au théâtre, à Carnaval, et, permettez-moi de vous le dire, nous manquons d'acteurs. »

Le membre repris plus haut s'est fâché. M. Tissières profite de cet incident pour exposer ses principes en matière de critique.

« Permettez que, sous le rapport de la critique, je rompe avec le passé. Il a été longtemps à la mode parmi nous, de jouer, dans nos petits devoirs littéraires, le rôle des Vadius et des Trissotin... Convenez que de tels procédés sentent furieusement le « *Asinus asinum fricat* ». Mettons-y fin : ils nous font perdre entièrement le profit que nous pourrions tirer de nos réunions au point de vue littéraire... A vous donc de remédier au mal. Le vieux Nicolas, dans un de ses bons moments, formula le précepte suivant :

« Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue ! » Mettons-le en pratique. Disons-nous les uns aux autres, sans ambages et sans réticences, comme de vrais amis, la vérité franche, claire et pure, telle que nous la concevons. Posons comme règle que personne n'aura le droit de s'en offusquer, et tout ira pour le mieux. On apportera plus de soin à la composition et à la déclamation par crainte de la critique, et les auteurs des travaux, voyant clairement les défauts dans lesquels ils auront glissé, en profiteront davantage. Est-ce dit ? »

Enfin, dernière citation, le trait final :

— « Je cacherais ma pensée si je ne disais point que je vois arriver la fin de cette année scolaire avec un serrement de cœur. J'ai cependant une consolation : si nous nous séparons, ce n'est pas pour longtemps, et, tous, réunis sous les mêmes drapeaux, nous nous retrouverons, enthousiastes comme aujourd'hui,

et mieux armés encore, quand aura sonné l'heure du combat. »

Cette heure sonna. De quelles armes il était muni, on le vit dans les nombreuses circonstances où il fut appelé à prendre la parole. Nous aurions voulu l'entendre plus souvent, le voir dans toutes nos fêtes, dans toutes nos réunions. Mais quand on songe à la somme de travail que représente un discours d'une préparation achevée, quand on sait d'autre part que M. Tissières avait les affaires de son bureau et de sa famille à gérer, faut-il s'étonner qu'il n'ait pu répondre à toutes les invitations ?

Ah ! si comme sa volonté, sa santé avait eu des ressorts d'airain !... Ce qui malheureusement est trop vrai, c'est qu'il a travaillé au-delà de ses forces. On ne change pas. Tel vous êtes jeune et durant vos études, tel vous aurez chance d'être plus tard.

Qu'un homme de la trempe de M. Tissières ait obtenu la pleine confiance du pays et qu'aux heures critiques on ait fait appel à son dévouement, à son patriotisme, quoi de plus naturel ! Ne possédait-il pas les qualités de l'homme de caractère peint par Montalembert : « l'énergie constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus ; une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous la certitude que nous appelons la sécurité ? »

Ch<sup>ne</sup> GAIST.